

les voit, depuis Luther, prétendre que l'homme n'est pas la source de ses actes, que Dieu fait tout en lui, et qu'ainsi, obéissant à sa nature, il n'y a point de libre arbitre possible, conséquemment point de responsabilité.

Ne perdez donc jamais de vue ces deux notions, vous qui pénétrez quelquefois sur le sol de la philosophie sans connaître assez les bases de la métaphysique : l'homme se rattache à Dieu comme substance et s'en détache comme cause. C'est par la première de ces raisons que, recevant son être, il existe ; c'est par la seconde que, formant sa personne, il mérite. Renversez ou oubliez l'une de ces deux propositions, et vous avez une erreur si vaste que Dieu, la création, et jusqu'à la raison de l'homme viennent s'y abîmer.

Où nous avons trouvé l'origine du mal, nous devons trouver l'origine de l'erreur. L'orgueil nous a ouvert de partout un chemin dans le néant : nous devons voir s'y écrouler la pensée après avoir vu s'y écrouler le cœur.

Au reste, si toute l'erreur de la philosophie vient de ce manque de raison qui a produit l'empirisme, tout son mal vient de ce manque d'amour, dont l'absence, dans sa pensée, a produit cette bévue dans son ontologie. Or, une pareille absence dans son ontologie devra inévitablement reparaitre dans sa morale.

En effet, tout rationalisme, à l'instar de tout sensualisme, de tout idéalisme et de tout scepticisme, a constamment tenu la piété pour ennemie. De la meilleure foi du monde, il l'a prise en horreur, et se l'est mise à son index sous le nom pour lui fabuleux de Mysticisme. Le rationalisme voit-il une pensée dépasser la sienne, voit-il une philosophie non plus seulement énumérer les éléments de la raison, mais vouloir les mettre en usage ; voit-il, en un mot, une philosophie qui ne se borne